

Premier prix

Le col de sa chemise blanche était relevé. Des mèches blondes lui entraient dans les yeux. Il était beau à se damner, il n'y avait aucun doute là-dessus. N'empêche qu'il se foutait de ma gueule et je me la coinçais.

- Vous avez entendu les gars, il claironnait cette phrase bien fort afin que toutes les tablées entendent, Léo il est jamais allé au Musée d'art et d'histoire !

Je baissai les yeux. J'avais honte. Je me demandais ce que je foutais-là, sur cette terrasse en vieille ville, avec tous ces gars de Calvin, ces gros bourges friqués, qui se la pètent, dès qu'ils le peuvent, avec leur pull en V.

- C'est parce que t'as pas de thune que t'y vas pas au Musée ?

Ce connard continuait de me harceler.

Ouais ! J'allais lui répondre ouais ! Et lui dire qu'on n'a pas tous la chance de pouvoir se payer des tickets d'entrée de musée. Qu'il y en a pour qui une entrée de cinoche réduit déjà de moitié l'argent de poche et que, du Con, grâce à son père qui est notaire, il n'a jamais eu à se soucier du flouze. Mais je n'ai pas eu le temps de lui cracher ça en pleine figure parce que c'est à cet instant qu'elle est arrivée, qu'elle m'a enlacé et qu'elle s'est penchée pour m'embrasser.

D'un coup c'est devenu limpide. Je faisais ça pour elle, pour ses yeux, sa bouche, ses seins, tout. Nom de Dieu, je l'avais dans la peau Lise ! C'était sa bande, ses amis. Pour elle, je tentais de faire ami-ami avec cette clique de nazes.

Lise, elle était née à Champel. Elle habitait Champel. Sa chambre donnait sur le plus beau parc de Champel. Elle avait même le look de Champel, avec les mocassins, la jupe plissée et, quand on la voyait, on savait tout de go qu'après le Collège, elle ferait du droit à Uni Mail.

Mais Lise elle n'était pas comme eux. Elle était différente. Elle ne causait pas de montres, de bagnoles et de bars branchés. C'était une sensible. Un jour, elle était descendue me retrouver en ville et ses yeux étaient rouges et gonflés. C'était la faute à Zola, son Germinal l'avait fait chialer.

Lise s'assit sur mes genoux et, du coup, Col Blanc stoppa net son combat de coq. Cet idiot, pour saisir le tableau, il fallait qu'elle soit collée à moi, sinon il était incapable de comprendre que Lise et moi, nous étions ensemble. Je m'imaginais d'ailleurs nous prendre en photo, nous embrassant, nous prenant par la main et coller ces images les unes à côtés des autres sur un énorme carton et l'envoyer au bel imbécile, lui rappelant le choix de Lise, le choix d'être amoureuse de moi, un type banal de la rive droite.

Je n'écoutais plus leurs discussions. J'enfouissais mon visage dans les cheveux de Lise. Ça sentait le thé vert et le miel.

Puis, il fut question d'un resto guindé qu'ils connaissaient tous. Col Blanc colla son portable à son oreille, composa le numéro de l'établissement et me fit de grands signes, il fallait que je lui dise si j'étais de la partie ou pas. Je répondis par la négative. J'avais pratiquement plus de péze dans mon porte-monnaie et, l'autre jour, mes vieux s'étaient encore engueulés à cause du budget. J'y serais bien allé moi dans ce bistrot, j'aurais bien bouffé des fruits de mer et des crustacés, mais j'étais à sec. Les petits boulots que je faisais de plus en plus souvent chez mes voisins ne me permettaient pas de suivre le train de vie de Lise et de sa bande de rigolos. Il fallait que je me fasse une raison. Même ma bière sur cette terrasse, certes magnifique, allait me coûter bonbon. Il ne fallait pas que je déconne. Je prétextai donc un baby-sitting et je partis la queue entre les jambes,

non sans avoir promis à ma douce que la prochaine fois, pour sûr, je ferais la fête jusqu'au bout de la nuit avec ses potes.

Je les quittai le poing serré dans ma poche. Je les maudissais tous. J'en voulais même à Lise. J'aurais souhaité qu'elle me suive, qu'elle les délaisse et qu'elle dénonce leur arrogance. Le *tout, tout de suite*, honnêtement, j'y avais longtemps cru moi-même (mes parents s'étaient toujours mis en quatre pour que nous soyons, ma sœur et moi, au diapason de nos amis. Les X-box, les consoles, les I-phones s'étaient empilés sur nos étagères) mais j'en étais revenu depuis belle lurette. Là, bon sang, il ne s'agissait plus de jeux électroniques. Lise et ses amis se languissaient dans un monde où même une bouffe gastronomique était anodine. Leur confort m'était insupportable. Mes pensées valsaient dans tous sens. Aussi, je ne remarquai pas que j'avais emprunté un itinéraire peu habituel. Soudain, le bâtiment du Musée d'art et d'histoire s'imposa à moi. L'énorme bâtisse déversait ses escaliers à mes pieds et c'était comme une invitation à l'austérité. Je me sentais encore plus ridicule que tout à l'heure. Je me demandais si j'allais oser l'ascension. Je fouillai mes poches, sentis un billet de banque que je saisis. Il me restait dix balles. C'était donc Le Corbusier qui allait décider de mon sort : entrée au musée ou pas, culture ou inculture, avec toutes les moqueries que cela génère. Pauvre imbécile que j'étais. Je ne pensais pas qu'avouer son ignorance puisse engendrer tant de dédain. Alors oui, en poussant la lourde porte du Musée j'étais excité. Non seulement j'avais réellement envie de m'enrichir de tout l'art représenté en ce lieu, mais je voulais surtout me prouver qu'il n'était jamais trop tard pour laisser libre cours à la curiosité.

Un huissier était penché au-dessus d'un écran. Mes pas résonnaient et brisaient un silence architectural. Je le questionnai sur les tarifs. Avec un grand sourire, sans gêne aucune quant à la superbe du vestibule, il déclara haut et fort :

- c'est gratuit ! Les collections, les arts appliqués, tout !

J'étais estomaqué. L'autre naze m'avait bien eu. Si ça se trouve, il n'y était jamais allé non plus au Musée. Mais le pire, c'est qu'il avait parlé de fric, comme si l'accès à l'art était réservé à l'élite. Je m'en voulais de ne pas avoir réagi, de ne pas lui avoir fermé son clapet.

Je m'élançai donc dans le dédale des salles comme un conquistador. J'étais avide de découvertes. J'aurais presque aimé que l'huissier me colle sur le poignet un tampon, comme ceux que les costauds nous font à l'entrée des discos. Ainsi, j'aurais eu un certificat, une preuve à montrer. Je visitai toutes les pièces, même les adjacentes. Ça craquait sous mes pieds et je ne savais plus comment marcher sur les parquets cirés. Alors que je fatiguais un peu, une toile m'interpella. Un autoportrait d'un dénommé *Liotard*. Je retins le nom de cet artiste parce que c'est le nom de ma rue. Sur ce tableau, on l'y voit vieux, avec de longs cheveux gris s'échappant d'une sorte de bonnet de nuit rosé, un sourire aux coins des lèvres et montrant quelque chose du doigt. Je vis dans son geste une invitation à poursuivre ma visite. Cela me redonna la frite pour continuer. J'étais à nouveau le conquérant plein d'entrain. C'était tant mieux, parce que dans les salles suivantes, il y avait encore un tas de trésors. Je reconnus un Van Gogh, parce que bon, il ne faut pas exagérer, j'ai un semblant de culture tout de même ! Mais ce dont je me souviendrai toujours, et honnêtement, je ne sais pas si je vais le raconter à qui que ce soit, même à Lise, c'est le Mont-Rose. Le Mont-Rose de *Calame*. J'aurais pu le toucher du doigt. Ça m'a scotché, presque foutu le blues. C'était trop beau. La cime des montagnes, le ciel, j'avais toute la beauté du monde à portée de main. À cet instant, je compris que j'avais tous les droits d'accéder à l'art, ce luxe pas frivole, cette réalité autre et somptueuse. L'art s'offrait généreusement à mon regard. Il suffisait que je veuille le voir. Lorsque la lourde porte du Musée se referma derrière moi, l'air frais me piqua le visage. Je rajustai mon écharpe, m'emmitouflai dans ma veste et rentrai glorieux chez moi.